sion reprend à grands traits l'histoire de Rome pour caractériser Hadrien. Cela permet d'accrocher au passage quelques jugements. César avait conçu la meilleure formule de gouvernement. Ses héritiers, les Césars, auraient trahi ce programme. « Ce que l'on appelle le Césarisme est tout à fait à l'opposé du génie de César » (p. 387). Hadrien serait le plus fidèle disciple du dictateur (p. 393).

Avant de terminer, une citation encore : « Si, comme l'a dit Mgr le comte de Paris, « la mission essentielle du pouvoir est de rendre les « hommes heureux », le gouvernement des Antonins paraît avoir répondu à ce devoir » (p. 384). C'est au passé que l'auteur eût dû demander une conception du pouvoir. Une longue tradition littéraire et philosophique imposait aux chefs d'État un modèle dont il était difficile de se libérer. La connaissance de cette préhistoire idéologique eût contribué à la composition d'un portrait, inachevé parce que certains éléments font défaut.

Autocrate ou Stoïcien? M. d'Orgeval, si c'est lui qui a posé la question, ne répond pas.

Le livre témoigne d'un grand labeur. Limité à une étude juridique, sans prétention, il aurait mieux rempli son but. L'historien et le philologue réitéreront leurs réserves[1].

J. Béranger.

Histoire sociale.

Franz Altheim, *Literatur und Gesellschaft im ausgehenden Altertum*, II : Halle, 1950, 306 pages, 28 planches hors texte.

Nous n'avons pas reçu le tome premier du présent ouvrage, et il est bien difficile de se faire une idée de son plan, de sa méthode et de sa portée par le seul examen de cette seconde moitié, qui s'ouvre sur le chapitre XII d'une quatrième partie consacrée aux « nouveaux peuples ». Le lecteur, un peu effaré, passe tour à tour des inscriptions protobulgares du VIII^e^ siècle de notre ère aux dessins rupestres du Val Camonica et aux mythes indo-européens relatifs au cerf, pour examiner ensuite une épitaphe gréco-araméenne de Mchet'a. Plus loin, une section consacrée aux rapports entre le monde romain, l' « Éthiopie » et

1. Sur Hadrien, à ajouter : W. Weber, *Rom, Herrschertum und Reich im zweiten Jahrhundert*, Kohlhammer, Stuttgart, Berlin, 1937. — Von Premerstein est cité : v. Primerstein, p. 58, 288, 289, *passim*. — P. 19, n. 14, *lire* : Tertul., *Apol.*, *5*, *7* (8). — P. 32, n. 81 : *Hist. Eccl.*, *IV*, 6, 3 (I). — P. 33, n. 83 : *v. H. XI* (X) ; n. 84 : *v. Ant. P.*, *II* (I). — P. 85, l. 11 : recusant : *patrono*. — P. 85, n. 69 : Gaïus, I, *55*. — P. 86, n. 70 : *de bel. gal.* VI, *19* (79. — P. 93, n. 91 : *Apol.* *89*. — P. 103, n. 125 — *Muren.*, *27*. — P. 163, n. 125 — Gaïus, II, *280*. — P. 212, l. 20 : in publico togatos ; n. 24 : *v. Hadr.*, *XXII*, 2 (XXX, 1). — P. 301, n. 102 : *Apol.*, *II*, *7*. — P. 313, n. 139 : Ceionius. — P. 320, l. 33 : ob servos alienos interceptos. — P. 323, l. 24 : lex Julia de adulteriis. — P. 328, n. 34 : *v. Hadr.*, XXII, *2*. — P. 333, n. 54 — *vit. Av. Cas.*, II, *4*. — P. 335, l. 19 : imperium ; l. 20 : mallem. Etc....

l'Inde s'ouvre par un chapitre au titre alléchant : *Ein Heldenlied der Garamanten* ; de fait, il s'agit du récit, rapporté par Ptolémée, d'une exploration en direction d'Agisymba en Afrique Centrale. La plus importante section du volume (125 pages) a pour objet « la tradition de l'Avesta », mais il n'y est pas question que de Zoroastre, puisqu'on commence par l'analyse des procédés d'expression de Tite-Live dans le récit du désastre des Fourches Caudines. On ne peut donner ici plus qu'un aperçu de cet exposé discontinu qui s'attarde, chemin faisant, à beaucoup d'analyses de détail (ainsi, à propos de la conversion du roi d'Adiabène Izates II au judaïsme, on discutera l'établissement du texte du récit de la Pentecôte, *Actes*, 2, 9-11).

Dans ce cocktail *de omni re scibili*, le latiniste trouvera son butin, notamment dans les deux derniers chapitres : politique de romanisation des empereurs illyriens et son contre-coup sur la culture ; discussion du témoignage, si mal établi paléographiquement et si peu assuré historiquement, de l'*Histoire Auguste* sur les mesures prises par l'empereur Tacite pour assurer la diffusion du texte de son aïeul prétendu, l'historien ; l'éclatement du système onomastique des *tria nomina* à partir du IIIe siècle (difficile question qui mériterait bien un traitement exhaustif de la part d'un épigraphiste compétent) et, pour finir, en guise de conclusion, un chapitre inattendu sur « Corydon, métamorphoses d'une idée poétique » (Théocrite, Virgile, Philostrate et Nemesianus de Carthage), introduit par l'épigraphe *Nocturnis ego somniis...*

H.-I. Marrou.

A. Vergeest, *Poetarum enarratio, Leraren en schoolauteurs te Rome van Cicero tot Quintilianus* (*Professeurs et auteurs scolaires à Rome de Cicéron à Quintilien*) : Thèse de Nimègue, Breda, 1950, 91 pages ; résumé français par J. P. van der Linden, p. 76-81.

L'histoire est non seulement toujours inachevée, mais, en un sens, toujours à refaire, ou du moins à vérifier. C'est pourquoi je me félicite que la lecture de mon *Histoire de l'éducation dans l'antiquité* ait suggéré à un jeune latiniste néerlandais, élève du prof. H. H. Janssen, de Nimègue, l'idée de rouvrir le dossier concernant l'enseignement de la littérature dans les écoles romaines : comme il l'a bien noté, l'exposé que j'ai consacré à cette question repose, pour l'essentiel[1], sur l'enquête d'E. Jullien, *Les professeurs de littérature dans l'ancienne Rome*, thèse de Paris, 1885, livre solide, certes, mais qui, par sa date même, exige révision.

1. Tenir compte aussi de l'apport du beau livre du P. A. Gwynn, *Roman education from Cicero to Quintilian*, thèse d'Oxford, 1926, que M. Vergeest cite dans sa bibliographie, mais n'a pas utilisé autant qu'il l'aurait pu.

M. Vergeest a donc très consciencieusement relu les principaux écrivains latins, de Cicéron à Quintilien, et nous présente ici, dûment classés et analysés, tous les témoignages qu'il a pu relever concernant l'explication des classiques dans les écoles. Le travail a été bien mené, et ses résultats sont commodément présentés ; en somme, qu'apporte-t-il de sûr et de neuf?

Sur un certain nombre de points, j'ai plaisir à rendre les armes : avec raison, M. Vergeest souligne que le témoignage de Juvénal (VII, 241-242) fixe le salaire du *grammaticus* à 500 sesterces par élève et par an, *cum se uerterit annus* (p. 19) et non par mois, comme je l'ai écrit par inadvertance, *op. cit.*, p. 551, n. 18. Toujours à propos de ce salaire, si maigre, il attire l'attention sur un beau texte de Sénèque, *De beneficiis*, VI, 15, 2-16, 7, où, à vrai dire, nous ne trouvons pas ces précisions numériques que l'érudition moderne recherche si avidement et que la tradition antique évite si scrupuleusement de nous fournir. Sénèque exprime simplement l'idée que le *bonarum artium praeceptor*[1], comme le médecin, vend quelque chose dont la valeur intrinsèque dépasse le prix d'achat ; mais c'est l'occasion pour lui d'un développement intéressant sur la culture (on notera au passage l'expression *animi cultus*, variante de l'*animi cultura* de Cicéron), l'individualisation de l'enseignement, l'amitié qui se noue entre maître et disciple, en un mot sur tout l'aspect psychologique de la pédagogie antique.

A propos des poètes inscrits au programme scolaire, nous avons eu tort de suivre Jullien et de ranger avec lui Lucain parmi les auteurs devenus classiques de leur vivant : le témoignage de Suétone (*Vit. Lucan.*) nous reporte quinze ans au moins après sa mort (p. 51).

Ailleurs, je ne céderai pas le terrain sans résister : ainsi, toujours à propos des auteurs du programme, M. Vergeest conteste le caractère scolaire d'Ovide (p. 50), faute, dit-il, de témoignage positif (p. 79). J'ai, en effet, et m'en confesse, laissé tomber la référence (*op. cit.*, p. 373) : j'avais pourtant un texte[2], Sénèque le Rh., *Contr.*, III, *exc.*, 7, 2, qui prouve à tout le moins qu'Ovide avait déjà été imité par le déclamateur Alfius Flavus, qu'un témoignage de Pline l'Ancien, *N. H.*, IX, 25, permet de situer au temps d'Auguste. Il faut tenir compte aussi de la popularité d'Ovide parmi les lettrés de l'Empire[3] : vu le caractère si scolaire de leur culture, où veut-on qu'ils aient appris à le connaître, sinon chez le *grammaticus*? Inférences bien indirectes, soit, mais nous n'avons

1. Dans lequel M. Vergeest reconnaît avec raison le *grammaticus* : *bonae artes* est une expression chère à Sénèque pour désigner très précisément les « arts libéraux », domaine propre du grammairien.

2. M. Vergeest aurait pu le prendre chez Gwynn, *op. cit.*, p. 156.

3. Dont on pourrait apporter tant de preuves : telle inscription qualifie un poète amateur d'*Ovidianus poeta*, telle autre évoque un *Virgilianus poeta* (Dessau, 2954-55).

aucun exposé *ex professo* des programmes scolaires, et c'est par des approximations de cet ordre que nous sommes réduits à les reconstituer.

M. Vergeest s'étonne ailleurs de l'assurance avec laquelle j'ai inscrit les tragiques athéniens au programme du *grammaticus Graecus* (p. 62, 80) : mais on ne peut traiter des écoles grecques de Rome en les séparant de l'enseignement contemporain qui se donnait dans les provinces grecques ou hellénisées de l'Empire ; nous disposons pour l'une au moins de celles-ci, l'Égypte, d'une formidable documentation en matière de papyrus scolaires ; or, cette documentation, qui va sans cesse en s'enrichissant et se précisant, prouve surabondamment que Euripide et avec lui Eschyle, Sophocle, et d'autres, étaient assidûment étudiés (voir *Hist. de l'éduc.*, p. 227, 521-522, n. 8, et les add. de la 2e éd., p. 574).

Mais le point sur lequel notre opposition est formelle concerne l'histoire : expliquant que le *grammaticus* commente essentiellement les poètes et que les prosateurs, parmi lesquels Cicéron au premier rang, sont réservés à l'enseignement du rhéteur, j'avais cru pouvoir ajouter (*op. cit.*, p. 374) : « quoique la frontière entre les deux degrés soit assez flottante ; l'étude des historiens est quelquefois revendiquée par le grammairien : Quintilien, II, 1, 4 ; I, 8, 18 ». M. Vergeest voudrait que ces deux textes concernent non le programme des auteurs à expliquer devant les élèves, mais celui des lectures conseillées au professeur de grammaire pour la préparation de ses cours (p. 25-28). Ailleurs, allant plus loin, il assure que l'étude des historiens était non seulement négligée par les grammairiens, mais aussi par les rhéteurs latins, infidèles en cela à l'exemple de leurs confrères grecs (p. 26, § 2).

Sur le second point, il me paraît facile de tirer la chose au clair : M. Vergeest est ici victime des limites chronologiques trop étroites où s'est enfermée son enquête : les témoignages très précis d'Ausone, d'Arusianus Messius et de saint Augustin (*Hist. de l'éduc.*, p. 374, n. 56 ; p. 375, n. 29) établissent avec certitude que l'historien Salluste était régulièrement étudié dans les classes au IVe siècle ; or, dans un texte que M. Vergeest connaît bien, Quintilien (II, 5, 1-3) nous dit avoir expliqué historiens et orateurs à des élèves de rhétorique ; conscient en cela d'avoir innové et suivi l'exemple des rhéteurs grecs, il recommande à ses successeurs de l'imiter. Ainsi, l'usage suivi dans les écoles du Bas-Empire remonte au moins au temps des Flaviens.

Mais en quoi a consisté au juste l'innovation de Quintilien? Ne serait-ce pas simplement d'avoir le premier expliqué *en tant que rhéteur* des auteurs déjà inscrits, avant lui, au programme des grammairiens? C'est ce que me paraît suggérer la suite du ch. II, 5 : arrivé au

§ 19, Quintilien précise le programme de cette *historiae atque orationum lectio*, dont il parlait au § 1, et à propos des historiens[1] il émet un « vœu préférentiel » en faveur de Tite-Live : *uelim ut Liuium a pueris magis quam Sallustium, etsi hic historiae maior est auctor.* S'exprimerait-il ainsi si, avant lui, aucun historien latin n'avait jamais été étudié dans aucune école? Ne doit-on pas donner à *auctor* l'acception technique d'« auteur scolaire », et voir ici la preuve que l'usage attesté au IVe siècle était déjà bien établi du temps de Quintilien?

Cela nous ramène à l'autre point contesté : étudiait-on des prosateurs chez le *grammaticus*? J'accorde bien volontiers à M. Vergeest que, lorsque les auteurs pédagogiques parlent au pluriel d'*historiae*, et même quelquefois au singulier d'*historia*, ils entendent par là non l'« histoire » au sens moderne, mais « ce que racontent » les poètes, le fond de leurs récits et, en particulier, les légendes héroïques ou mythologiques de l'épopée. C'est le cas dans le texte de Quintilien, I, 8, 18, que je lui abandonne sans combat. Mais reste, toujours dans l'*Institution oratoire*, le passage II, 1, 4 : l'auteur y déclare, en toutes lettres, que la « grammaire » a annexé l'étude des « poètes et des historiens », *poetarum historicorumque*, ainsi que celle des arts libéraux, *omnium maximarum artium scientiam.* M. Vergeest voudrait que la mention de ces « sciences auxiliaires » prouve que cet ensemble d'études concerne uniquement les professeurs, et non les étudiants (p. 27-28, 78). Mais non! Ici, comme dans les textes parallèles auxquels on nous renvoie (I, 4, 4; II, 21, 15), Quintilien se réfère au programme traditionnel de l'enseignement secondaire, que définit, depuis le début des temps hellénistiques, le cycle des arts libéraux, littéraires et mathématiques (*Hist. de l'éduc.*, p. 244, 378). Particulièrement explicite est le texte II, 21, 15, où, non sans maladresse, mais avec une touchante conviction, Quintilien analyse l'utilité des *artes*, même mathématiques, pour le futur orateur et spécialement l'avocat : il est bien clair qu'il a en vue l'élève idéal de rhétorique, et non ses maîtres.

Pour le reste, l'étude de M. Vergeest apporte un bon nombre d'autorités supplémentaires à l'appui des opinions admises. En somme, son effort aboutit à vérifier, pour l'essentiel, la solidité de l'exposé du vieux Jullien, à quelques détails près toujours valable. Et, sans doute, c'est là un résultat. Peut-être, cependant, est-il permis de regretter que M. Vergeest n'ait pas plutôt choisi, pour faire l'essai de ses jeunes forces, un problème plus neuf : il y a tant de questions, dans l'histoire de l'éducation romaine, qui restent encore entièrement à explorer[2]!

H.-I. MARROU.

1. Il parlera des orateurs, Cicéron, etc., au paragraphe suivant (20).
2. Voir la liste proposée ap. *Hist. de l'éduc.*, p. 589 : elle n'est pas close! « De Cicéron à

Walton Brooks Mc Daniel, *Conception, Birth and Infancy in ancient Rome and modern Italy* : « Sunnyrest », Coconut Grove, Florida, 1948, in-8°, 78 pages.

« L'Italie est un pays si conservateur que les motifs invoqués pour justifier une coutume peuvent changer au cours des âges et la cause originelle tomber dans l'oubli : la coutume n'en persiste pas moins. » C'est ce principe qui a inspiré au professeur émérite de l'Université de Pennsylvanie un élégant petit livre, plein de science et d'humour, où il compare, dans l'antiquité et de nos jours, les usages qui ont présidé à la conception, la gestation, la naissance et les premiers ans de Julius et Giulio. Puisant largement, d'une part, chez les auteurs latins et, de l'autre, dans la bibliothèque folklorique de l'Italie moderne, il établit, à l'aide de Pitrè, Zanetti, Canziani, etc., un commentaire continu de Pline, Lucrèce et Obsequens. Un exemple entre beaucoup d'autres : tous ceux qui, après Dieterich et son « Mutter Erde », ont étudié le rite du *tollere infantem* n'apprendront pas sans satisfaction qu'encore aujourd'hui à Amalfi, dans les Abruzzes et en Sicile, les parents n'ont pas cessé de placer le nouveau-né sur un linge étendu par terre.

Jacques Heurgon.

Histoire religieuse.

Franz Cumont, *Lux Perpetua* : Paris, P. Geuthner, 1949, 1 vol. in-4°, XXXIII-524 pages.

Est-ce là, sous le titre émouvant qu'il avait lui-même choisi, le testament scientifique de Franz Cumont? Aucune trace d'un labeur qui s'achève, toujours la même sérénité de pensée et de style, le contact vivant avec les textes et leurs interprétations les plus récentes. On évoque comme malgré soi la *Cité antique* de Fustel de Coulanges jeune, l'*Afterlife in Roman Paganism* de Fr. Cumont lui-même, en sa pleine maturité (1923), et l'on s'émerveille de la continuité et de la fraîcheur, des progrès aussi, de la recherche scientifique, sur un thème en effet éternel.

On avait pu regretter que le *Symbolisme funéraire sous l'Empire romain* risquât de laisser les esprits non avertis sur une impression fausse, les documents utilisés (archéologiques et littéraires) ne pouvant concerner que les croyances d'outre-tombe d'une mince « élite ». A un tel scrupule ce volume répond, puisque, avant de s'engager dans l'étude de la *Critique philosophique* (et de toutes ses conséquences, négatrices et constructives, dans le monde antique), il consacre plus de 100 pages aux

Quintilien », ce qu'il faudrait en particulier écrire, c'est une véritable *histoire* des écoles romaines : les maîtres, leur carrière, leurs tendances : Suétone (*De gramm.*) et Tacite (*Dial.*) en fourniraient les matériaux.